

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Didier Alexandre, Véronique Gély

Coefficient : 3 . **Durée** : 4 heures

Les 240 copies ont été notées de 00 à 16. Moyenne de l'épreuve : 07,43.

La moyenne générale de l'épreuve, supérieure à celle de l'année précédente de quelques décimales, ne doit pas masquer la relative déception éprouvée par le jury à la lecture des copies. En effet, un quart seulement des commentaires ont atteint ou dépassé la note de 10/20 (10 étant notés entre 14/20 et 16/20). Un autre quart a été noté entre 07/20 et 09/20. La moitié des copies n'a pas pu dépasser le seuil de 06/20.

Le sujet n'avait pourtant rien pour surprendre ni désorienter : la plupart des copies, de fait, ont considéré que l'inscription dans un programme consacré aux « rires de littératures » de cette dernière scène du premier acte des *Femmes savantes* allait de soi, et l'on pouvait supposer qu'un texte aussi classique était bien connu des candidats. En réalité, la première surprise du jury a été de constater que plusieurs d'entre eux se révélaient incapables de situer correctement le passage dans l'œuvre (il était pourtant essentiel de savoir d'une part que le spectateur n'avait encore jamais vu Bélise, mais connaissait les sentiments de Clitandre à l'égard d'Henriette, que celui-ci avait choisi entre elle et sa sœur, et d'autre part que cette scène mettait fin au premier acte), qu'ils ne connaissaient pas les liens de parenté ou d'alliance entre les personnages (Bélise a fréquemment été donnée pour la sœur de Philaminte), qu'ils étaient même incapables d'orthographier correctement leurs noms. Il va de soi que la condition nécessaire à un commentaire de texte est l'identification correcte de ce texte et de ce qui le compose. Il est évidemment nécessaire aussi de savoir le lire, au sens littéral. On s'étonne que la langue du XVII^e siècle soit méconnue de certains candidats au point que « souffrez » puisse être interprété comme allusion à une blessure, ou « tout beau » comme un compliment. Le vocabulaire et la syntaxe du français contemporain ne sont pas mieux traités. Trop souvent, en effet, la qualité de la langue écrite laisse fortement à désirer. Même dans de bonnes copies, on déplore des impropriétés et des confusions : (« tempérance » mis pour « modération », « épure » pour « pureté », « affront » pour « affrontement », « acception » pour « occurrence », « sensé » pour « censé »), des barbarismes et des néologismes (« *forgerie », « *concrétude »), du jargon mal venu (« parlure »), des fautes d'accord. Parmi les fautes d'orthographe qui reviennent avec

une navrante régularité, signalons « *clareté », « *boulversé », « *de part », « *quiproco », « *pétrarchisant », « *stychomities ». Est-il vraiment nécessaire de dire que la première exigence du jury est celle d'une expression correcte et claire ? La seconde exigence minimale est celle d'une interprétation juste de l'extrait. Quelques candidats ont cru que Bélise parlait véritablement au nom ou à propos d'Henriette, d'autres que Clitandre sortait vainqueur de ce dialogue : il va de soi que de tels contresens empêchaient toute analyse valide. Les copies qui conjuguèrent de graves lacunes dans la rédaction et dans l'interprétation n'ont pas franchi le cap du 06/20.

Le second ensemble de copies, évitant heureusement ces écueils, n'est cependant pas parvenu à dépasser le niveau de la paraphrase ou de la description, faute d'avoir clairement déterminé et posé une problématique capable de gouverner le plan et la dynamique du commentaire. Les plus habiles copies de ce groupe ont juxtaposé — mais hélas, sans chercher à les relier — des études partielles de l'intérêt dramatique de la scène, de son comique, de son utilisation du « langage ». Les moins réussies dissociaient les discours des deux protagonistes, ou analysaient d'abord le quiproquo, puis le personnage de Bélise. Le commentaire d'un texte de théâtre doit prendre en considération tous les personnages présents sur la scène : il ne fallait pas, sous prétexte que Bélise apparaissait ici pour la première fois, centrer l'analyse sur son « portrait ». Le commentaire doit également travailler à caractériser la scène : les candidats ont presque tous identifié ici une forme singulière de méprise ou de quiproquo ; mais trop d'entre eux ont cru suffisant d'organiser leur commentaire autour de ces termes, se demandant simplement comment le quiproquo fonctionnait ou de quoi était fait le comique de la scène. Presque tous également ont identifié une critique de la préciosité ; mais peu ont su nuancer une opposition manichéenne entre les personnages, qui faisait de Clitandre, en face d'une Bélise « précieuse ridicule », le tenant du bon sens et de la raison, passant alors sous silence la fin de la scène. Moins nombreux ont été ceux qui se sont avisés qu'il était singulièrement question dans cette scène d'amour et de désir. Encore fallait-il comprendre dans quels termes : au lieu de s'obstiner à plaquer sur cette scène des idées reçues sur la préciosité, il fallait noter (beaucoup l'ont fait !) que Bélise trahissait les ambitions de Philaminte en avouant avoir « jeté les yeux » sur des romans, et savoir distinguer entre préciosité, pédanterie, prétentions scientifiques. Il fallait comprendre que Clitandre était pris au piège d'une codification du langage qu'il partage avec Bélise. Une bonne connaissance de la vie littéraire et de l'histoire du XVIIe siècle était pour cela nécessaire. Nécessaire aussi, pour les candidats qui s'aventurent à mentionner Malebranche et Descartes, de s'assurer de la solidité de leurs références. Nécessaire encore, lorsqu'ils choisissent d'appliquer au théâtre des concepts empruntés à la danse (« pas de deux ») ou au combat (« joute ») de définir ces concepts et de justifier leur emploi. C'est ici la qualité du discours critique des candidats qui est en

cause. Rappelons que le jury n'attend d'eux ni l'érudition ni surtout la pédanterie tant raillées dans la pièce. Il est essentiel toutefois que les outils de base de la critique littéraire soient assimilés, ne serait-ce que pour éviter de confondre *mimesis* et *diegesis* : combien de copies parlaient en toute candeur des « lecteurs » de Molière ! Les allusions aux mises en scène et aux interprétations critiques sont appréciées, mais ne dispensent pas du travail personnel de lecture.

Ce travail personnel, fort heureusement, s'est manifesté avec bonheur dans un nombre suffisant de copies, celles qui atteignaient et dépassaient la moyenne. Les candidats qui se sont astreints avec honnêteté à une véritable interrogation du texte ont réussi à construire sa problématisation à partir des évidences (fonction de la scène, fonction du dialogue, sa vanité et son échec), pour parvenir à se demander comment et pourquoi Molière avait choisi d'écrire une scène qui ne progresse pas et qui ne fait pas progresser l'action. La question « quel sens donner au rire dans cette scène ? » débouchait alors tout naturellement sur celle de la conception du théâtre qui s'en dégage. Les meilleures copies étaient celles qui revenaient sur cette pensée du théâtre par Molière et qui proposaient comme entrée pour le texte les termes de « détour » et de « détournement ». Une excellente copie a su reconnaître avec finesse et originalité la présence du burlesque dans la scène, considérée comme une miniaturisation et une réduplication de l'acte premier qui pose Clitandre comme l'enjeu de tous les désirs féminins. Son auteur analysait le mécanisme du quiproquo pour mettre en lumière la ruine du statut de la communication et pour finir sur la fonction cathartique de la scène, argumentant sur une fuite de Bélise dans le principe de plaisir. Une autre voulait distinguer le rire suscité par le texte de celui qui est émis par l'auteur, et posait le postulat d'une dérision exercée contre les prétentions didactiques de la pièce, mise en cause du rapport ambigu entre la scène et la salle. Une autre encore s'organisait autour de la problématique des genres comiques, identifiant des mécanismes chers à Molière (l'amoureux pressé retardé par un fâcheux imperturbable), pour reconnaître dans la forme originale de quiproquo présente ici une mise en scène de l'échec de réception d'un énoncé, situation expérimentée par Molière avec *L'Ecole des femmes*. Le jury a lu avec bonheur ces copies qui montraient une vraie connaissance de l'œuvre de Molière et de ses contemporains, qui savaient reconnaître dans la tension entre la satire, la caricature, et la tentation du refus du réel un souvenir du *Bourgeois gentilhomme*, lire dans les vers de Bélise une parodie de ceux de Bérénice... Une réelle maturité, associée à l'aisance et à la finesse d'écriture sont les qualités que présentaient les meilleures copies, dont le jury remercie les auteurs.